

LE STATUT DE L'INDUSTRIE ALIMENTAIRE DANS LA PHILOSOPHIE DE ROBERT REDEKER : PLAIDOYER POUR LA MÉTAPHYSIQUE

Armand Marc BEYENE

Université de Douala

beyene.armand@yahoo.com

Résumé

Il serait surprenant de penser la philosophie de l'alimentation dans notre environnement sociopolitique et intellectuel où une certaine philosophie tend à gagner du terrain. L'idéologie du transhumanisme et ses avatars est devenue un effet-mode. Or la préoccupation du philosophe consiste à rechercher l'essentiel inaperçu. Dans ce travail de recherche, il est question pour nous d'examiner, sous le prisme de Robert Redeker, par-delà toutes les utopies scientifiques et technologiques, le sens que nous donnons à notre existence à partir de ce que nous consommons dans l'action sociale. Les méditations que nous avons l'intention de poursuivre porteront sur la face du vécu objectivement. Plus précisément, nous tentons d'examiner succinctement la problématique de l'alimentation contemporaine à l'heure de la mondialisation techno-marchande où l'humain a perdu sa crédibilité ontologique en s'adonnant au trop plein de modernité. Cette dynamique nous permet d'aboutir à la nécessité de redonner à la métaphysique classique, ses lettres de noblesse. Une telle approche pourra contribuer à l'émergence de nos cités prises au piège de la postmodernité.

Mots-clés : *alimentation contemporaine, philosophie, mondialisation, métaphysique, crise ontologique.*

Abstract

It would be surprising to think about the philosophy of food in our socio-political and intellectual environment where a certain philosophy tends to gain ground. The ideology of transhumanism and its avatars has become fad. However, the preoccupation of the philosopher consists in seeking the unnoticed essential by scrutinizing the environment which he lives. The present article responds favorably this requirement. Substantially, it is a question for us of examining, through the prism of Robert Redeker, not utopis, but the meaning that we give to our existence from what we consume in social action. More specifically, we would like to briefly examine the issue of contemporary food at the time of techno-market globalization where humans have lost their ontological credibility by indulging in too much modernity. This dynamic allows us to arrive at the need to restore to classical metaphysics its letters of nobility. Such an approach could contribute to the emergence of our cities caught in the trap of postmodernity.

Key words: *Contemporary food, philosophy, globalization, metaphysics, ontological crisis.*

Introduction

La question de l'alimentation n'est pas une préoccupation nouvelle dans l'histoire de la philosophie. Depuis l'Antiquité grecque, cette problématique a été au centre des débats. Il était question de trouver une marque de démarcation entre les hommes, les bêtes et les dieux. A suivre Robert Redeker, « chez l'homme, la nutrition s'élève à l'alimentation (les animaux ne s'alimentent pas, ils se bornent à se nourrir) » (Redeker, 2010 : 12-13). Les dieux grecs quant à eux, se contentent d'ambrosie, substance délicieuse neuf fois plus douce que le miel, qui avait pour rôle de pérenniser leur immortalité (Détienne & Vernant, 1979). La thématique de l'alimentation ne passera pas inaperçue chez des auteurs tels que Miguel Unamuno, Jean Jaurès et surtout Michel Onfray avec des superbes pages du *Ventre des philosophes*.

La phénoménologue Edith Stein s'intéressera à l'idée d'alimentation à travers ses poèmes où elle valorise le corps du Christ en tant qu'il permet à l'humanité de se rapprocher de l'Être éternel sans oublier sa Parole que nous retrouvons dans les Saintes Ecritures. Toutes ces entités sont des aliments spirituels nécessaires pour l'élévation de l'âme vers les cimes les plus hautes (Stein, 2002 : 8-9). Edith Stein rejoint saint Augustin, Boèce et saint Thomas d'Aquin pour qui, la foi est l'aliment nécessaire susceptible de maintenir l'homme en équilibre : « Le chemin de la foi, écrit-elle, nous mène plus loin que celui de la connaissance philosophique : au Dieu personnel, à Celui qui est le tout aimant, le miséricordieux, à une certitude que nulle connaissance naturelle ne peut donner. » (Stein, 2000 : 17) Robert Redeker, sous l'influence de ces mêmes auteurs, soutient que « la notion de péché originel a de même trouvé son illustration dans un acte alimentaire : manger le fruit de l'arbre interdit » (Redeker, 2010 : 11). L'homme est jeté dans l'histoire par l'acte que posent Adam et Eve. C'est à partir de l'alimentation que l'homme a scellé son sort du point de vue métaphysique ou spirituel.

De cette abondante littérature, il est question pour nous de repenser l'alimentation sous le prisme de Robert Redeker face à la tentative de robotisation du monde. En d'autres termes, qu'est-ce qui fait la particularité entre l'alimentation et la nutrition ? L'industrie alimentaire sous-tendue par la mondialisation techno-marchande permet-elle à l'homme de persévérer dans l'être ? Que retenir des implications de l'alimentation contemporaine ? Pour répondre à ces questionnements,

nous commencerons par les généralités. La seconde approche de notre travail sera axée sur le paradoxe de l'alimentation. Enfin, nous esquisserons les implications de l'alimentation contemporaine. Ce travail nous permet, du point de vue méthodologique, de faire une exégèse des vues de Robert Redeker dans l'optique de donner sens à l'humanité en crise à l'heure de la postmodernité.

1. Les prolégomènes

La philosophie a pour vocation première de rechercher l'essentiel inaperçu. Réfléchir sur la question de l'alimentation peut donc paraître absurde, mais au fond, si nous sommes en vie en ce moment, c'est parce que nous avons une nutrition. Nul ne peut se départir de cette évidence à la fois théorique et pratique. Les robots ne mangent pas au sens où manger c'est assimiler, c'est transformer l'autre en chair propre. Un robot fonctionne soit par des piles, soit par l'énergie électrique. Il ne peut digérer au même titre que l'homme.

Claude Bernard s'est intéressé à cette problématique en notant que la nutrition est loin de relever des compétences de la géométrie ni de l'astronomie. La nutrition est essentiellement l'apanage de la biologie : « L'édifice organique est le siège d'un perpétuel mouvement nutritif qui ne laisse de repos à aucune partie ; chacune sans cesse ni trêve, s'alimente dans un milieu qui l'entoure et y rejette ses déchets et ses produits. » (Bernard, 1966 : 35) Il y a donc un rapport intrinsèque qui nous lie avec la nature. Robert Redeker ne manque pas de définir la nutrition comme « l'activité organique qui relie un être vivant à la nature ; sans ce rapport de nutrition, un tel être pourrait certes exister comme une entité autonome, mais seulement à la façon d'un robot » (Redeker, 2010 : 12). Pour ce philosophe, la nutrition réalise le fantasme antique du mouvement perpétuel. Il poursuit : « Avant même la communication sexuelle, la nutrition se présente comme la communication fondamentale, l'échange permanent entre chacun des êtres vivants et la nature, mieux entre chaque être vivant et la vie (...). » (Redeker, 2010 : 12) Chaque être vivant est donc condamné à se nourrir et par la digestion, il contribue à la pérennisation de l'existence. On pourrait sans ambages dire avec Jean Jaurès qu'« il n'y a que la vie qui nourrisse notre vie » (Jaurès, 2009 : 150).

Ces prolégomènes que nous venons de poser permettent de comprendre que tous les êtres vivants de la nature se nourrissent. Mais chez l'homme, la problématique se doit d'être abordée différemment. Ce qui fait notre spécificité, c'est que nous sommes des êtres doués de raison. La créativité est donc ce qui nous caractérise. Nous ne nous contentons pas de miel et d'ambrosie comme les dieux grecs dans l'Antiquité. De même, nous ne nourrissons pas par instinct comme des animaux sauvages ou domestiques. Robert Redeker rejoint ainsi la thèse de Claude Bernard qui consiste à faire la nuance entre l'alimentation et la nutrition. Pour ce philosophe, nulle société humaine ne peut exister sans interdits alimentaires, explicites ou diffus. Il se propose ainsi de s'appuyer sur des études anthropologiques élaborées par Claude Lévi-Strauss, qui condamne l'inceste dans certaines sociétés dans le monde. On ne saurait donc automatiquement avoir les mêmes critères d'alimentation dans toutes les sociétés du monde même si nous avons l'impératif de nous arrimer à l'idéologie du village planétaire, une forme de brisements de frontières entre les peuples. Robert Redeker note : « En effet, pour compléter la pensée de Claude Lévi-Strauss, la prohibition de l'inceste n'est pas l'unique règle anthropologique et anthropogénique universelle ; il faut lui ajouter la distinction entre la nutrition et l'alimentation (...) » (Redeker, 2010 : 13)

La philosophie de l'alimentation à laquelle s'adonne Redeker consiste à comprendre que nous ne devons pas universaliser les vues en ce qui concerne la légitimité de ce qui est consommable ou ne doit pas l'être. Ainsi, il prend à titre d'illustration, le fait de manger le chien, qui est impensable aux yeux des Européens contemporains sous le fallacieux prétexte que le chien serait le meilleur ami de l'homme, un être auquel il ne manquerait que la parole. Un tel argument ne reflète que des arguties susceptibles d'être qualifiées de pseudo-rationalité. Robert Redeker s'attaque aussi à l'alimentation d'obédience islamique car elle tend à imposer une rectitude axée sur la prohibition du porc ou de l'alcool. Tout simplement pour justifier que l'alimentation est conditionnée dans le cadre de la loi. En d'autres mots, les interdits sociaux nous permettent de nous alimenter et non de nous nourrir par instinct. Cette pratique nous distingue non seulement des robots, mais aussi des autres êtres non-humains : « Au regard attentif, souligne Redeker, l'alimentation apparaît *bifrons* comme janus : elle spécifie l'humanité. Elle la sépare du non-humain - bêtes et robots - quand, dans le même mouvement, elle l'inscrit dans un réseau de correspondances, l'insère dans ce non-humain qu'est

le vivant en général. Quant à Dieu, s'il existe, il se nourrit de cette forme incorporelle de la vie qu'est l'amour, de telle sorte qu'en l'aimant, les humains le recréent. » (Redeker, 2010 : 13-14)

Pour Robert Redeker, l'alimentation est l'apanage de l'homme en soi. C'est ce dernier qui sait ce qui lui est nécessaire pour rester en vie ou pour améliorer son capital ontologique. Cette conviction touche aussi la dimension spirituelle par le fait que, seul l'humain a la possibilité d'accorder une place à la Transcendance des transcendances dans l'action sociale. Saint Augustin rédige ses *Confessions* parce qu'il est doué de raison et sait ce dont il a besoin pour son équilibre sociopolitique et culturel. Cette conviction est la même chez une figure comme Edith Stein, cette phénoménologue qui finira son séjour au monastère du Carmel sous l'influence des philosophes tels que Max Scheler, Soren Kierkegaard, Conrad Martius et des mystiques tels saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila (Sesé, 2003 : 48-49). Tous ces auteurs ont la conviction que la foi en Dieu est nourriture de l'âme d'une part ; de l'autre, l'amour des hommes envers Dieu apparaît comme la substance spirituelle dont l'Être suprême se nourrit.

2. le paradoxe de lié à l'alimentation

L'alimentation, bien qu'étant l'apanage de l'homme, regorge aussi de beaucoup de controverses. Cette dynamique existentielle peut servir autant la vie que la mort. On ne saurait véritablement prétendre maîtriser ce qui est hygiénique pour nous ou pas. Du point de vue spirituelle, la foi nous plonge dans un paradigme de nuit obscure, qui échappe parfois à l'entendement. Edith Stein dans *L'Être fini et l'Être éternel* fait une étude approfondie de *Somme philosophique* de Thomas d'Aquin où il est démontré que « la vérité de la foi est la mesure de toute vérité » (Stein, 1972 : 20). La raison naturelle à laquelle se servent les philosophes ne saurait nous donner la totalité du savoir. Elle poursuit : « La vocation à l'union avec Dieu est une vocation à la vie éternelle. Déjà naturellement l'âme humaine, en tant que produit spirituel pur, n'est pas mortelle. En tant que spirituelle et personnelle, elle est capable d'ailleurs d'un accroissement de vie et la foi nous enseigne que Dieu veut lui offrir la vie éternelle et sa propre vie. » (Stein, 1972 : 498-499) Une telle affirmation est en quelque sorte une ruine ontologique par rapport à notre existence sociale. Il est donc impérieux de se défaire du bovarysme qui sous-tend la foi chrétienne.

En effet, dans *Traité d'athéologie*, Michel Onfray reprend le concept de bovarysme cher à Gustave Flaubert pour fustiger le comportement du fait religieux et ses avatars. Le bovarysme consiste, pour ce philosophe français, au fait que les hommes s'imaginent appartenir à un au-delà au lieu de se concentrer à vivre intensément pour s'affirmer en ce monde. Il n'est donc plus question de souffrir de monotonie de la vie provinciale chère à l'ecclésiastique. Michel Onfray considère la foi chrétienne comme une marque indélébile de l'ignorance, dont il faut impérativement s'en défaire. Les religiosités ne renferment rien d'autre que des simples fictions apaisantes ; elles donnent l'impression de nous aider en allégeant nos peines alors qu'au fond, elles nous infantilisent et nous déresponsabilisent face à notre destin : « Je ne méprise pas les croyants, affirme Onfray, je ne les trouve ni ridicules ni pitoyables, mais je désespère qu'ils préfèrent les fictions apaisantes des enfants aux certitudes cruelles des adultes. » (Onfray, 2005 :27) Onfray remet en cause l'opération métaphysique à laquelle s'adonne la philosophie chrétienne de Stein. Pour lui, l'homme qui s'enferme dans cette dynamique s'auto-aliène et ne saurait jamais se réaliser dans l'action sociale : « La misère spirituelle génère le renoncement à soi ; elle vaut les misères sexuelles, mentales, politiques, intellectuelles et autres. » Onfray, 2005 : 27-28)

Toutes ces deux approches préconisent la nécessité de l'alimentation. Mais au fond elles se repoussent. Le spirituel prône une vie ascétique. Le matérialiste se propose de faire honneur à la physique. Robert Redeker partage d'emblée le point de vue de Stein. Seulement, il développe une autre approche en se basant sur *La Logique du vivant* de François Jacob pour qui, la sexualité et la mort sont des conditions nécessaires à la possibilité d'une évolution biologique (Jacob, 1987 : 230-231). Robert Redeker s'appuie sur cette affirmation pour montrer que dans l'alimentation, on peut aussi préconiser la mort. Manger, d'après lui, c'est surtout se consumer, alimenter le bûcher sur lequel nous brûlons vifs : « S'alimenter, c'est apporter à l'organisme de quoi entretenir ce feu qui le détruit à petit feu. » (Redeker, 2010 : 14) Robert Redeker examine par cette idée, la finalité de l'alimentation. En d'autres mots, pourquoi mangeons-nous si ces mêmes aliments secrètent des produits toxiques susceptibles d'écourter notre vie terrestre ? Il recommande à cet effet de se méfier de ce que nous consommons et rapproche cette tendance de la sexualité qui, parfois nous laisse dans l'émoi. Elle extirpe en nous des énergies importantes pour notre capital ontologique. Il y a donc un

sentiment de perte après chaque repas : « Ce sentiment, d'après Redeker, est le même qu'après l'acte sexuel : l'homme est un animal triste après le coït. Tout repas est donc aussi une « petite mort ». Bref, manger, c'est mourir un peu. » (Redeker, 2010 : 14-15)

Robert Redeker reprend en son compte les vues d'Antony Rowley pour qui, « la table a tué plus d'homme que l'épée dans l'action sociale » (Rowley, 2006 : 10). Et de l'autre, il approfondit la philosophie de Michel Tournier en ce qui concerne la part effrayante de la sexualité, « présence vivante menaçante et mortelle de l'espèce au sein de l'individu » (Tournier, 2008 : 131). Plus précisément, Robert Redeker rapproche ces deux entités dans la réalité historique. Nous devons toujours redouter à dissoudre notre bon sens en donnant le biberon nécessaire que revendique notre espèce en tant que produit de la nature. L'homme qui ne consomme pas avec modération est voué à sa propre perte. Il rejoint, dans cette herméneutique de la vie, l'idée de Joseph de Maistre selon laquelle « la table tue plus de monde que la guerre » (de Maistre, 1980 : 42). Il est question en d'autres mots, d'échapper aux pièges de l'hédonisme pour l'hédonisme comme le veut la postmodernité qui crée des êtres sans repères ontologiques véritables. Il est question pour l'auteur de *Il faut tenter de vivre* de se méfier du progrès et tout ce que nous offre le monde. Il refait chemin avec la sagesse épicurienne recommandant de ne chercher que des plaisirs naturels et nécessaires face aux artifices du monde actuel (Redeker, 2007 : 22-23). Redeker nous invite à la pratique de la tempérance, vertu cardinale susceptible de nous conduire à l'ataraxie.

La philosophie à laquelle nous convie cet auteur est celle qui garantit une existence équilibrée dans l'action sociale. Il ne s'agit plus de s'adonner aux excès. Il n'est plus question de vivre comme la *doxa*. La gastronomie nous procure du plaisir. Lorsque nous sommes conviés à une table par un roi, un ami, une famille ou une connaissance quelconque, nous partageons des moments agréables. On ne peut pas le nier, boire fait du bien, manger fait également du bien, il s'agit d'un plaisir gustatif, social ou psychique, mais ce plaisir peut se transformer facilement en souffrance. A titre d'illustration, au cœur des boissons pendant le banquet, se trouve un noyau dur : la molécule d'éthanol. Cette molécule particulière est toxique sur de nombreux organes et agit sur le cerveau, on dit qu'elle est psychoactive. Robert Redeker nous convie à promouvoir une vie ascétique pour que notre âme ne soit pas engloutie

dans les plaisirs charnels. Il devient donc un homme dépourvu d'objectivité, inconscient et surtout ignorant. Il peut se montrer radical en notant : « *Homo consumericus* n'a pas d'âme, *homo consumericus* n'a pas d'ego, son âme et son ego sont un corps, le sien, qui ne peut exister que dans l'univers de la consommation. » (Redeker, 2010 : 28) En d'autres mots, si nous développons un excès d'amour pour des agapes ou des banquets, nous acceptons de mourir spirituellement. On ne peut plus écouter le maître intérieur qui nous permet de discerner et de vivre objectivement dans la société. Robert Redeker veut refaire chemin avec le platonisme, le plotinisme et l'augustinisme. Ces philosophies permettent à l'homme de s'élever vers les cimes les plus hautes en échappant de fait aux pièges des *soma sema*, dont le synonyme n'est nul autre que l'obscurantisme. Il critique la mouvance du monde actuel, qui a tendance à dévorer le moi par le trop-plein de productivisme et de consumérisme (Redeker, 2010 : 26-27). Ce paradoxe alimentaire pousse Redeker à penser l'homme nouveau à partir de l'alimentation contemporaine.

3. l'alimentation contemporaine et ses implications sociales

L'alimentation contemporaine à laquelle s'adonne le philosophe français vient du constat selon lequel, l'homme a perdu sa crédibilité ontologique à cause du productivisme, du consumérisme, du capitalisme et de l'individualisme. L'homme a fini par remplacer Dieu par ces phénomènes qui ne cessent de gagner du terrain dans l'action sociale. Nous assistons à « l'émergence d'un nouveau corps » (Redeker, 2010 : 21) : « Cette transformation du corps humain s'explique avant tout par le déclin de la religion en Europe. » (Redeker, 2010, 23) Pour lui, les principes religieux d'obédience chrétienne maintenaient un corps pérenne, avec sa double face : d'une part notre corps porte en lui un poison consubstantiel mu par le péché d'Adam et Eve ; d'autre part, la religion conçoit le corps comme un tabernacle, un temple de Dieu. De même, poursuit Redeker, « l'hostie distribuée aux croyants catholiques pendant la messe, en était le symbole, corps divin autant qu'humain » (Redeker, 2010 : 23). De nos jours, poursuit notre auteur, l'éthique alimentaire suscite « une entreprise de dévoration du moi » (Redeker, 2010 : 24). Isabelle Quéval, agrégée de philosophie, a eu raison de dire qu'« un corps nouveau se dessine » (Quéval, 2008 : 20) dans nos sociétés contemporaines.

En effet, pour Robert Redeker, nous devons examiner la tendance actuelle, qui consiste à se soumettre à la technoscience et ses avatars. La médecine nous propose de réaliser des êtres ultra-forts susceptibles de maintenir le cap d'un jeunisme éternel. Ce qui signifie qu'avec les nouvelles approches médicales, l'homme pourra se perfectionner davantage. Descartes le mentionnait déjà sans ambages dans son *Discours de la méthode*. Dans la sixième partie du texte sus-évoqué, il se donne pour fil d'Ariane de rechercher une science utile pour l'humanité. A partir des quatre éléments de la nature à savoir l'eau, la terre, le feu et l'air, les hommes pourront atteindre la perfection en ce monde. La médecine est placée en premier lieu : « Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie. » (Descartes, 1966 :84) Aujourd'hui, certains auteurs nourrissent des utopies transhumanistes ou posthumanistes, trahissant ainsi le souci fondamental de Descartes. On projette d'accéder à un nouveau corps, corps qui n'a plus rien à voir avec l'orthodoxie liée au dualisme de Platon ou d'Augustin ou de Descartes.

La technoscience nous marque d'une empreinte indélébile dans nos cités : « Mais bien obtus celui qui ne serait pas tenté par ces transformations physiques. Se sentir jeune à soixante ans, être encore une femme ou un homme séduisant à cet âge sont des acquis de la civilisation matérielle contemporaine qu'il n'est pas simple de mépriser. » (Redeker, 2010 : 17) Nous ne pouvons pas véritablement nier les bienfaits de la science et de la technique. On pourrait dire que le souci baconien dans *La Nouvel Atlantide* n'est plus désormais de l'utopie. Du point de vue du référent existentiel, notons avec le philosophe des sciences Evandro Agazzi : « l'homme auquel s'adressait la morale traditionnelle et celui auquel doit s'adresser la morale actuelle ne sont plus le même homme » Agazzi, 1996 : 267). La nature humaine s'avérant malléable et transformable, il est vain de chercher dans une essence de l'homme les principes de normes de la conduite face à la technoscience. L'alimentation contemporaine est fondée sur la morale prométhéenne. Elle présuppose, selon le mot de Francis Bacon, que « l'homme est un dieu pour l'homme » Bacon, 1986 : 182)

Face à cette éthique prométhéenne, nous faisons face à une ambivalence existentielle : la transformation du corps humain par l'industrie modifie l'intimité biologique en même temps qu'elle apporte des satisfactions inédites. La question de la stérilité est devenue obsolète avec la procréation médicalement assistée. N'en déplaise aux thèses vaticanes, qui défendent le caractère sacré de la vie de l'homme par-dessus tout. La seconde ambivalence à laquelle nous faisons face, est que notre alimentation hypermoderne pourrait nous causer des maladies à long terme à cause des produits chimiques utilisées dans l'optique de répondre efficacement à la demande car nous sommes dans une société essentiellement capitaliste, productiviste et consumériste. L'homme n'est plus l'alpha et l'oméga. Mais il est devenu une source de marchandise. L'alimentation contemporaine, est, d'après Redeker, une sorte de trahison ontothéologique. Pour ce philosophe, revenir aux choses elles-mêmes, est une exigence capitale : « Les produits chimiques que nous ingérons quotidiennement à travers notre alimentation font pénétrer l'industrie jusque dans nos cellules les plus infimes. L'industrie travaille, repas après repas, à la confection de notre texture charnelle, tricotant la chair humaine, notre tissu intime. (...) Impossible d'y échapper : l'industrie intervient à de multiples points de la chaîne alimentaire. » (Redeker, 2010 :18) Robert Redeker invoque la conjecture politique dans laquelle se retrouve le monde.

Il n'est plus question de discuter ou de dialoguer pour la promotion d'une interculturalité digne et susceptible de répondre favorablement aux exigences philanthropiques. La dynamique de la mondialisation technomarchande impose une culture alimentaire qui s'impose à nous de gré ou de force. La superclasse internationale prédomine toutes les relations internationales autant que les opportunités leur sont données. Les pays du Sud en sont des véritables victimes même si parfois, on a l'impression d'assister de nos jours à la matérialisation efficiente de la dialectique du maître et de l'esclave. La technologie qui nous est servie se présente comme une nécessité susceptible d'organiser le sens de l'existence du monde. Karl Marx est trahi substantiellement dans cette mouvance puisque « la condition ouvrière » n'est plus au cœur des préoccupations. Redeker peut une fois de plus noter : « L'alimentation contemporaine maçonne une chair humaine inédite. Tous les chercheurs en biologie s'accordent à le dire : il y a aujourd'hui dans le corps humain une accumulation d'éléments qui jadis n'y entraient que très peu, et pour certains d'entre eux pas du tout. » (Redeker, 2010 : 19) Karl Marx

recommandait aux philosophes d'échapper aux interprétations métaphysiques parce qu'il se souciait de l'avenir de l'homme. Ce qui signifie que sa scientificité n'a jamais imaginé l'existence d'un transhumanisme, un homme-robot. Mais il défendait la dignité humaine et voulait instaurer un règne de justice où l'homme garderait son authenticité ontologique.

Or, nous vivons un autre paradigme que dénonce Redeker concernant la tendance à étioier l'homme dans son essence. L'alimentation supposée nous redonner force s'est pervertie en s'industrialisant avec le capitalisme vorace et rapace. Les larges masses n'ont plus à décider parce qu'une minorité dépositaire de la technoscience et de l'argent en a décidé qu'il en soit ainsi. Les inégalités sans cesse ne font que se fossoyer. L'homme qui, par essence, était biologique est devenu esclave de sa propre technologie. Robert Redeker le remarque profondément en écrivant : « Rien de moins anodin que les effets produits par l'alimentation, qui modifie bien plus que notre biologie personnelle : l'espèce elle-même. On le voit, ce transformisme techno-alimentaire n'est pas le résultat d'une action volontaire et concertée de décideurs politiques ligués pour provoquer des changements dans la substance biologique des hommes, non, cette transformation se produit par elle-même. » (Redeker, 2010 :18)

Redeker déplore le mauvais sens que prend le progrès aujourd'hui. Il rejette radicalement le consumérisme dans lequel l'homme moderne se trouve. Ce consumérisme nous plonge dans des sphères surhumaines, qui n'ont plus rien à voir avec le projet des révolutionnaires à l'instar de Karl Marx, Friedrich Engels ou Kim Il Sung sans oublier Mao Tse Toung. Il ne déclare pas ouvertement partager leurs vues en ce qui concerne la lutte des classes. Mais il puise dans l'humanisme qui sous-tend leur philosophie. Robert Redeker se charge d'associer à cette philosophie, la métaphysique. Il reconnaît que l'homme par nature est corps et âme. Le matérialisme exacerbé de la techno-alimentaire occulte abjectement cette vision du monde : « C'est bien autre chose qui est devenu : du fait de l'alimentation moderne, la chair humaine a assimilé l'industrie jusqu'à ne plus se distinguer d'elle. Pour le dire autrement : notre chair est devenue industrielle. On pourrait y voir une transposition de l'eucharistie dans l'histoire matérielle des hommes : l'industrie, qui se faisait chair dans les hommes, est devenue la chair des hommes à travers l'alimentation. L'industrie alimentaire est désormais une usine à

hommes. » (Redeker, 2010 :18-19) La terminologie de Redeker dévoile le caractère éclectique de sa pensée. Il ne s'enferme pas dans le radicalisme marxien. Mais il y associe les principes de la théologie chrétienne. Ce qui subsume que notre auteur ne rejette pas le progrès comme pourraient le croire certains idéologues qui se refusent d'adopter la posture d'intellectuels sans attaches.

Conclusion

Redeker fait un constat susceptible d'attirer notre attention sur les dangers liés à la techno-alimentation. Il soutient que le nouveau corps est produit par la médecine, le sport et l'hygiène. Cette nouvelle chair n'est rien d'autre que le fruit de l'alimentation contemporaine. La chair produit dans cette dynamique est certes révolutionnaire, mais il importe de faire acte de prudence, vertu cardinale chère à Aristote que nous devons impérativement redynamiser dans l'action sociale. La philosophie de l'alimentation telle qu'exposée par Robert Redeker nous a permis d'entrer au cœur de nos cités. En guise de conclusion, Il est désormais question de faire abstraction d'une éthique de la consommation qui va au-delà de la dignité humaine. Aucun homme ne doit justifier son existence dans le fait de s'alimenter. Le corps ne résume pas en la simple matière, dont il convient d'en prendre soin tels que le font des athlètes de haut niveau, des mannequins et tous les influenceurs des réseaux sociaux. Notre société est devenue essentiellement capitaliste et parfois relègue la spiritualité au second rang. L'homme n'est plus corps et âme comme nous le constatons chez les anciens, notamment Platon et Augustin. La techno-alimentaire a façonné un homme nouveau, qui n'augure plus aucun espoir. Et pourtant, à des degrés divers, nous sommes tous devenus cet être : « un être chez qui le moi a été absorbé par le corps, ce moi, poursuit Redeker, nous l'avons baptisé EgoBody » (Redeker, 2010 :7). Nous sommes désormais dans la mouvance de *l'homo animaliet* de *l'homo economicus*, dont l'essence est d'être consommateur, présentiste, connecté à des prothèses (téléphone portable, internet, clonage etc.) L'EgoBody dont parle Robert Redeker se contente de consommer sans relâche ce que lui offrent les opportunités de la mondialisation techno-marchande sans se poser la question du sens de l'existence. Il voue un culte au présent : « l'unité de l'homme a véritablement sombré » (Redeker, 2010 :8) dans le chaos. On assiste à la poussée fulgurante d'une crise ontologique et théologique dans l'action

sociale. Ainsi, nous trouvons la nécessité avec Robert Redeker de redynamiser la métaphysique classique en tant que celle-ci peut donner un souffle nouveau à l'homme piégé par la dictature postmoderne, qui sape tous les fondements pour mettre en lieu et place, des êtres sans repères identitaires et sans repères historiques.

Bibliographie

- Agazzi, Evandro** (1996), *Le bien, le mal et la science : les dimensions éthiques de l'entreprise technoscientifique*, traduit de l'italien par Isolda Agazzi, Paris, P.U.F.
- Bacon, Francis** (1986), *Novum Organum*, traduit de L'anglais par Michel Malherbe & Jean-Marie-Pousseur, Paris, P.U.F.
- Bernard, Claude** (1966), *Leçons sur les phénomènes communs aux végétaux et aux animaux*, Paris, Vrin.
- Descartes, René** (1966), *Discours de la méthode suivi de la Dioptrique, des Météores, de la vie de Descartes par Baillet, du Monde, de l'Homme et de Lettres*, Chronologie et préface par Geneviève Rodis-Lewis, Paris, Garnier-Flammarion.
- Détienne, Marcel & Vernant, Jean-Pierre** (1979), *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, Gallimard.
- Jacob, François** (1987), *La logique du vivant*, Paris, Gallimard.
- Jaurès, Jean** (2009), *Œuvres philosophiques II. De la réalité du monde sensible*, Valence-d'Albigeois, Vent Terral.
- Maistre, Joseph de** (1980), *Les soirées de Saint-Petersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la providence suivies De la traduction d'un traité de Plutarque sur les délais de la justice divine*, Paris, Guy Tredaniel.
- Onfray, Michel** (1989), *Le ventre des philosophes*, Paris, Grasset.
- Onfray, Michel** (2005), *Traité d'athéologie : physique de la métaphysique*, Paris, Grasset & Fasquelle.
- Quéval, Isabelle** (2008), *Le corps d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, collection « Folio Essais ».
- Redeker, Robert** (2000), *Aux armes citoyens*, Paris, Bérénice.
- Redeker, Robert** (2001), *Le déshumain*, Saint-Orens-de-Gameville, Itinéraires.
- Redeker, Robert** (2010), *Egobody : la fabrique de l'homme nouveau*, Paris, Fayard.
- Rowley, Anthony** (2006), *Une histoire mondiale de la table*, Paris, Odile Jacob.

Sesé, Bernard (2003), *Petite vie d'Edith Stein*, Paris, Desclée de Brouwer.
Stein, Edith (1972), *L'Être fini et l'Être éternel. Essai d'une atteinte du sens de l'être*, traduit de l'allemand par G. Casella & F. A. Viallet, Louvain-Paris, Editions Nauwelaerts.
Stein, Edith (2000), *La folie de la croix*, Strasbourg, Editions du Signe.
Tournier, Michel (2008), *Vendredi ou les Limbes du pacifique*, Paris, Gallimard.